

011166



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE



Directrice	Rédaction et administration	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	France : 3 fr. par an
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e)	Pologne : 2 zlotys
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	L'abonnement part d'Octobre
	Téléphone : Odéon : 62-19	



PAYSANS CRACOVIENS

B.U.C. LILLE 3



D 021 947486 4

LA MAZOURKA DE DOMBROWSKI

En 1792, un officier français, Rouget de l'Isle, composait à Strasbourg, dans la fièvre, un hymne qui fut bientôt repris en chœur par toute la France. C'était la MARSEILLAISE.

Quatre ans après, les Polonais enrôlés au service de la France, dans les Légions du général Dombrowski, chantaient une chanson de marche, au rythme de la plus joyeuse danse populaire polonaise. Cette « MAZOURKA DE DOMBROWSKI » est devenue l'hymne national de la Pologne.

Ainsi, la MARSEILLAISE et la MAZOURKA DE DOMBROWSKI sont nées à la même époque, dans les armées de la République française. Elles sont emportées par le même souffle de vaillance et d'espoir. Toutes deux réclament la liberté des peuples.

A cette époque, Kosciuszko était prisonnier des Russes, la Pologne était démembrée. Mais ses fils lui restaient, pleins d'amour, résolus à la délivrer. « La Pologne n'est pas morte encore, car nous sommes vivants ! C'est un crime qui nous l'a volée, nous la reconquerrons ! »

Et pour la reprendre aux spoliateurs, ils étaient venus

vers la France de la Révolution, lui demander son appui, et lui offrir en échange leur sang, leur vie.

La France forma avec ces milliers de volontaires des « Légions cisalpines », en Italie, sous le commandement de Dombrowski. C'est pourquoi la chanson dit : « Marche, marche, Dombrowski. — De l'Italie à la Pologne ! » Et vraiment, après s'être couverte de gloire avec la Grande Armée de Napoléon un peu partout, en Italie, en Espagne, les troupes polonaises, Dombrowski et Kniaziewidz en tête, rentrent à Varsovie !

Mais Napoléon ne tint pas les promesses qu'il avait faites au Polonais, et c'est seulement après un siècle de souffrances et d'efforts inouïs que la Pologne sera libre...

Partout, en Pologne, on chante la MARSEILLAISE. Chantons en France la MAZOURKA. Chantons-la joyeusement, comme le faisaient les Légionnaires, dans le mouvement allègre de la danse. Chantons aussi comme eux, de toute notre conviction.

LA POLOGNE N'EST PAS MORTE ENCORE,
TANT QUE NOUS SOMMES VIVANTS !

La "Polonaise"

« Dansons la Polonaise », (1) a dit le Président.
Il rejette les bras de son kontusz pendant,
Tend la main à Zosia ; puis avec élégance
S'inclinant devant elle, il l'invite à la danse.
Chaque couple, formé par derrière, le suit.
Le signal est donné. Le Président conduit.

Ses bottes rouges vont brillant sur la verdure ;
On voit luire son sabre et l'or de sa ceinture.
Il avance à pas lents comme sans le vouloir,
Mais dans ses moindres pas le connaisseur peut voir
Quels sont ses sentiments et quelle est sa pensée.
Il arrête souvent la danse commencée,
Se penche vers la dame et lui parle tout bas.
Elle tourne la tête et ne l'écoute pas.
Il ôte sa tchapka, s'incline jusqu'à terre,
Elle l'a regardé, mais s'obstine à se taire.
Il ralentit la danse et consulte ses yeux ;
Tout-à-coup il sourit : tout fier et tout joyeux,
Il a pressé le pas, regarde avec audace,
Change de sa tchapka la tournure et la place,
La pose sur son front, la fait sauter en l'air,
La met sur son oreille et marche d'un pas fier.
Derrière lui bientôt, chacun se précipite :
Il veut leur échapper, il fuit, il les évite.
Quelquefois il s'arrête, et puis, levant la main,
Il semble les prier de passer leur chemin.

Parfois c'est de côté qu'il veut prendre la fuite :
Il veut changer de route et tromper leur poursuite.
Mais eux pressant le pas, le rejoignent toujours,
Le tenant enfermé dans leurs mille détours.
Irrité, de son sabre il saisit la poignée,
Menaçant les jaloux de sa mine indignée,
Et puis, l'orgueil au front, le défi dans les yeux,
Il marche sur la foule... Alors les envieux



S'écartent devant lui : chacun avec sa dame
Se remet à le suivre. On l'admire, on l'acclame.
« Voyez ! C'est le dernier peut-être qui saura
Mener la Polonaise ainsi. Hourra ! hourra ! »
Et les couples passaient avec bruit, avec joie.
Le cercle se reforme et bientôt se déploie
Comme un serpent géant en mille anneaux brisés.
Des habits variés le reflet irisé
Et mobile, ressemble à l'écaille brillante
Que dore du couchant la lueur vacillante,
Et que fait ressortir le gazon déjà noir.
Danses, vivats et toasts résonnent jusqu'au soir...

ADAM MICKIEWICZ

(Extrait de « Monsieur Thadée »)
Traduction de Wenceslas Gasztott.

(1) La plus majestueuse des danses polonaises, exactement décrite par le poète.

L'Hymne National Polonais

M.M. ♩ = 118

la Po-lo-que n'est pas morte en-core, car nous sou-mes vi-vants!

C'est le cri-me qui nous l'a dé-ro-bée, nous la re-con-querirons!

Marche, marche, Dom-bro-wski, De l'É-ta-le à no-tre terre!

Nous i-rons re-voir la pa-trie Guide tes lé-gionnaires!

Marche, marche, Dom-bro-wski De l'É-ta-le à no-tre terre!

Nous i-rons re-voir la pa-trie! Guide tes lé-gionnaires!

KOSCIUSZKO

(Suite et fin)



KOSCIUSZKO EN SUISSE

Kosciuszko, si bien traité en Amérique, était trop loin de la Pologne. Il vint s'établir en France, à Fontainebleau, dans une solitude profonde. Il y reçut les plus grandes consolations qu'il put avoir en ce monde ; de là, il suivit des yeux un merveilleux phénomène, la renaissance militaire de la Pologne dans les Légions Polonaises créées par la France.

Enfin, tombe Napoléon. L'invasion barbare inonde nos campagnes. Les Cosaques se répandent partout. Les voilà à Fontainebleau. On montre encore dans la forêt, la caverne où se réfugiaient les femmes tremblantes. Ces désastres brisaient le cœur de Kosciuszko ; il ne put les supporter. Il va sans armes au-devant des pillleurs ; il les trouve qui s'amusaient à brûler les malheureuses chaumières d'un village inoffensif. Il fond sur eux hardiment et, saisissant sur plusieurs l'uniforme polonais : « Malheureux. Quand je commandais de vrais Polonais, pas un ne pensait au pillage... — Et qui donc es-tu, toi qui parle ? — disaient-ils, le sabre levé. — Le général Kosciuszko ». Voilà des hommes terrassés. Ils se mettent à éteindre l'incendie qu'ils ont allumé. Les Russes viennent de toutes parts en pèlerinage à la maison de Kosciuszko.

L'aspect des troupes *alliées* qui mangeaient la France, était intolérable à Kosciuszko. Il passa en Suisse.

Ses derniers jours se passèrent dans une grande mélancolie. Il ne voyait plus guère que deux sortes de personnes, les pauvres et les enfants.

Sa charité était infatigable. Presque tous les jours,

il partait à cheval pour porter des secours aux pauvres, du vin aux malades. Il causait volontiers avec eux de leurs affaires, y prenait intérêt et leur montrait des égards dont ils étaient encore plus reconnaissants que des secours. Il ne parlait jamais au plus pauvre mendiant sans l'obliger d'abord de remettre son chapeau. Son hôte lui ayant emprunté un jour le petit cheval noir qu'il montait ordinairement, fut tout surpris de voir que ce compagnon des courses solitaires de Kosciuszko s'arrêtait de lui-même toutes les fois qu'il voyait un homme pauvrement vêtu, trahissant ainsi le cœur, la charité de son maître.

Il était bien près de sa fin, lorsqu'il lui vint un doux message. Il était resté toute sa vie en correspondance avec celle qui eut son premier amour et qui était devenue la femme d'un prince polonais. Le mari respectait ce saint et pur attachement. Il mourut, et sa veuve écrivit en Suisse à Kosciuszko, alors âgé de soixante-et-onze ans, qu'elle lui appartenait, elle et sa fortune, qu'elle était libre enfin et qu'elle venait le rejoindre. Elle le retrouva, mais mort. Il n'eut pas la consolation de revoir dans son dernier jour cette femme aimée si constamment.

Il mourut en 1817, dans les bras de la famille Zeltner, emportant les regrets attendris de toutes les nations. Toutes pleurèrent cette personne innocente et sainte autant qu'héroïque.

Ses cendres furent réclamées par la Pologne, conduites en grande pompe à la cathédrale de Cracovie, enterrées près de celles de Sobieski. Mais ce monument n'était pas assez poulaire. On travailla trois années pour lui en élever un plus digne de lui ; monument gigantesque, grand comme l'amour du peuple, vraie montagne bâtie de sa main, et du plus pur des matériaux : de marbre ? non, ni de granit, mais de la terre de la patrie, de la terre qu'il avait aimée.

JULES MICHELET.



LE TERTRE DE KOSCIUSZKO A CRACOVIE



La Jeunesse de Joseph Pilsudski

(6)



PILSUDSKI ET SES FILLES

Il y a un Polonais que les actes officiels désignent comme le Premier Maréchal de Pologne, et que la nation appelle : « Dziadek », grand-père, en toute simplicité, en toute tendresse.

Sa très haute taille se courbe à peine sous le poids de soixante-quatre années.

Sous ses énormes sourcils, ses yeux pétillent d'entrain et de gaieté. Il redevient enfant pour jouer avec les enfants. Mais il dirige moralement la nation polonaise ressuscitée. Il a plus que personne contribué à cette résurrection. Sa vie est une épopée ardente, pleine d'épisodes terribles mais aussi de vaillance et d'audace, d'amour pour la patrie et pour les malheureux.

1867 - 1894

A L'ECOLE RUSSE, AU BAGNE SIBERIEN

Joseph Pilsudski naquit en Lithuanie en 1867 ; il y avait à peine quatre ans que le soulèvement polonais avait été écrasé et que le chef principal de l'insurrection, Romuald Traugutt, avait été pendu par les Russes.

La famille de Pilsudski avait cruellement souffert des événements de 1863 et l'enfance de Joseph Pilsudski fut hantée des souvenirs funèbres des massacres et des cruautés cosaques. Sa grand-mère et sa mère développèrent en lui l'amour de la patrie déchue. C'était le temps où le trop célèbre Murawiew dit « le pendeur », procédait avec une violence inouïe à la russification de la Pologne. Et, dès sa prime enfance, le petit « Ziuk » eut le sentiment des souffrances de son pays.

La nation polonaise était alors lasse à en mourir. Elle n'avait plus, dans son immense majorité, le cou-

rage de lutter contre l'opresseur tout puissant et en arrivait à préférer les compromis et la soumission à une résistance qui semblait d'avance condamnée à l'échec.

En 1874, la grande fortune de la famille Pilsudski étant fortement entamée, les parents de Joseph quittèrent la campagne et se fixèrent à Wilno. Joseph et son frère furent envoyés dans un Lycée d'Etat russe. Le jeune garçon souffrit beaucoup dans cet établissement où les méthodes de russification étaient appliquées avec une brutalité sans bornes. Les Russes comprenaient, en effet, très bien que la nouvelle génération polonaise constituait pour eux un véritable danger, qu'une flamme ardente de vengeance et de révolte brûlait dans ces jeunes cœurs. Il fallait éteindre cette flamme, rendre la jeunesse incapable de toutes aspirations élevées et briser ses rêves d'avenir. Un régime semblable à celui d'une maison de correction est institué dans les écoles d'Etat russe en Pologne. Il est défendu de prononcer un seul mot en polonais, les élèves sont obligés d'exalter sans cesse, dans leurs compositions, la grandeur de l'Empire. Chaque professeur est un espion. Par ailleurs, il faut bien que les élèves supportent ces tortures morales, car toute manifestation d'indiscipline entraîne l'exclusion qui ferme, pour celui qui en est l'objet, la porte de toutes les écoles moyennes et supérieures. Joseph Pilsudski apprit là à refouler en lui ses vrais sentiments.

Mais son tempérament ardent le portait à une résistance perpétuelle et ses parents durent employer tous les moyens possibles pour lui éviter des représailles de la part des autorités scolaires.

Pilsudski lisait beaucoup. Il s'exaltait à la lecture

de la vie de Napoléon ou des légendes héroïques des temps grecs et romains. Déjà, à cette époque, il rêvait d'une revanche et entrevoyait une Pologne forte et puissante.

A l'âge de 18 ans, il se rend à Charkow pour étudier la médecine. C'est là qu'il fait connaissance, pour la première fois avec les étudiants russes et leurs aspirations révolutionnaires.

Il ne resta pas longtemps à Charkow ; car, pour avoir participé à des manifestations universitaires, il fut expulsé et dut retourner à Wilno.

Il y menait une vie dégagée de toute préoccupation politique et uniquement consacrée à l'étude lorsque, comme un coup de foudre, s'abattit sur lui l'accusation d'avoir pris part à un attentat contre le tzar. Sans aucune preuve, avec une injustice sans égale, il fut condamné à cinq ans d'exil en Sibérie.

Voici donc comment à l'aube de sa vie intense, Pilsudski, perdu au sein de solitudes glacées, dut puiser en lui-même les forces nécessaires pour résister à la terrible peine à laquelle il était soumis.

Les bagnes de Sibérie ont été décrits avec une si funèbre éloquence par tant d'auteurs qu'il est inutile d'insister sur les conditions dans lesquelles se déroulait le martyre de l'exilé.

Le trait dominant de cette vie était la solitude. Or, la solitude peut briser une volonté, anéantir une âme et conduire l'être humain vers le précipice au fond duquel on trouve ou l'abrutissement ou la folie... Pour les individus exceptionnels, la solitude devient un moyen de s'élever très haut, d'apprendre à souffrir et à transformer sa souffrance en courage, en volonté indomptable. Ce fut justement le cas de Pilsudski, il fut sauvé par son patriotisme. Pendant ses longues années d'exil, il n'eut pas le temps de s'apitoyer sur son propre sort, car il pensait sans cesse à sa patrie lointaine. Il se demandait par quelle voie la grande nation enchaînée et meurtrie pourrait s'acheminer vers l'indépendance.

Il sembla à Pilsudski que, pour cette lutte presque sans espoir, il pourrait trouver des compagnons parmi les gens qui n'ont rien à perdre.

Et fatalement, il arriva à cette conclusion que les soldats anonymes appelés à lutter pour la cause de la liberté nationale, se recruteraient plus facilement parmi les paysans et les ouvriers. En effet, ces classes sociales étaient les plus malheureuses. Le gouvernement russe assimilait toute revendication économique à des menées politiques et usait de représailles barbares.

Au retour de son exil, Pilsudski s'adressa donc aux ouvriers et aux paysans parmi lesquels son influence devint de jour en jour plus grande. On le suivit sans hésiter à travers les dangers et les persécutions.

..

1893 - 1900

L'ACTION CLANDESTINE, LE CACHOT, L'EVASION

L'histoire de ces temps lointains est plus passionnante que les descriptions des batailles les plus héroïques. Il est relativement facile de prendre part à une attaque, où l'on sent autour de soi la solidarité des amis, où la mort elle-même est entourée d'une certaine grandeur. Mais combien dure et ingrate était la tâche que s'imposait Pilsudski ! Pendant de longs mois, il dut travailler dans une cave humide pour imprimer le journal clandestin, « Robotnik » (l'Ouvrier), qui était

l'organe officiel du Parti Socialiste Polonais. Pendant un an, il fut sans asile, dormant dans des trains ou dans des maisons en cours de construction, aux confins des villes, se débattant comme un loup traqué avec la gendarmerie russe à ses trousses.

Si quelque voisin avait eu un soupçon de l'existence de l'imprimerie clandestine, la mort hideuse sur la potence eût suivi la dénonciation probable. La mort devint l'inséparable compagne de Pilsudski.

Rien d'étonnant à ce que le Gouvernement russe s'affolât de ne pouvoir mettre la main sur le chef mystérieux de la nation opprimée.

Pendant six ans, Pilsudski a édité trente-six numéros du « Robotnik ». Chaque numéro du « Robotnik » devenait un événement social. Le journal paraissait toujours clandestinement, d'abord en Lithuanie, ensuite à Lodz.

En 1900, la gendarmerie a enfin découvert l'imprimerie du « Robotnik ». Pilsudski arrêté, est enfermé dans le célèbre pavillon n° 10 de la citadelle de Varsovie. Célèbre : car de cette tombe en pierre située au milieu d'une place vide, entourée de murs et de gardes, nul ne sortit jamais que pour partir en exil ou marcher à la mort.

La gendarmerie exulte.

Or, quelques jours après l'emprisonnement de Pilsudski, parut un numéro du « Robotnik », étendard à la gloire du prisonnier. Le Parti Socialiste Polonais, la jeunesse polonaise, les milliers de partisans que Pilsudski s'était faits, ne pouvaient permettre que leur chef pérît dans les prisons.

Un réseau invisible entoura dès lors la citadelle. Le pavillon n° 10 devint un centre vers lequel convergeaient les efforts dévoués des partisans du prisonnier.

Un projet d'évasion fut mis au point, projet dont l'audace était presque naïve et dont la réussite reposait entièrement sur l'absolue confiance que ses auteurs avaient en Pilsudski. Il fut décidé que celui-ci simulerait la folie. On espérait de la sorte que les médecins le transfèreraient dans une maison de santé d'où la fuite serait plus facile.

Après d'incroyables efforts, les partisans de Pilsudski parvinrent à entrer en correspondance avec lui. Nous sommes en plein roman de Dumas et cependant il ne s'agit que de faits rigoureusement exacts.

Alors commence un jeu infiniment dangereux. Pendant des semaines, Pilsudski, se conformant aux instructions de ses amis, simule dans ses moindres détails la manie de la persécution. Tout son être se révolte contre cette vie double qu'il est contraint de mener. Il arrive un moment où le rôle qui lui est imposé lui devient insupportable, il sent que sa volonté se brise et il commence à craindre que des germes d'aliénation ne viennent à troubler réellement la lucidité de sa pensée.

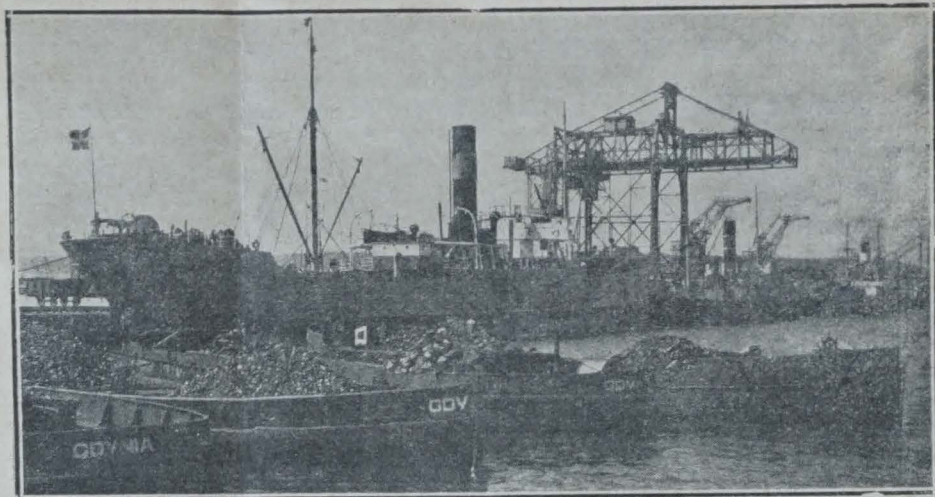
A ce moment, les médecins de la Citadelle admettent que le prisonnier est malade. Vu son importance, on le transfère avec les plus grandes précautions à l'Hôpital de Saint-Nicolas à Pétersbourg. Là, le médecin en chef, le Dr Mazurkiewicz, un Polonais qui est de connivence avec les compagnons de Pilsudski, apporte à celui-ci un costume civil et lui facilite l'évasion.

Le 13 mai 1901, Pilsudski est libre et quelques semaines après il se rend à Cracovie. En Russie, sa tête est mise à prix. Il revint pourtant en territoire russe, à Varsovie, chaque fois qu'il le jugea nécessaire.

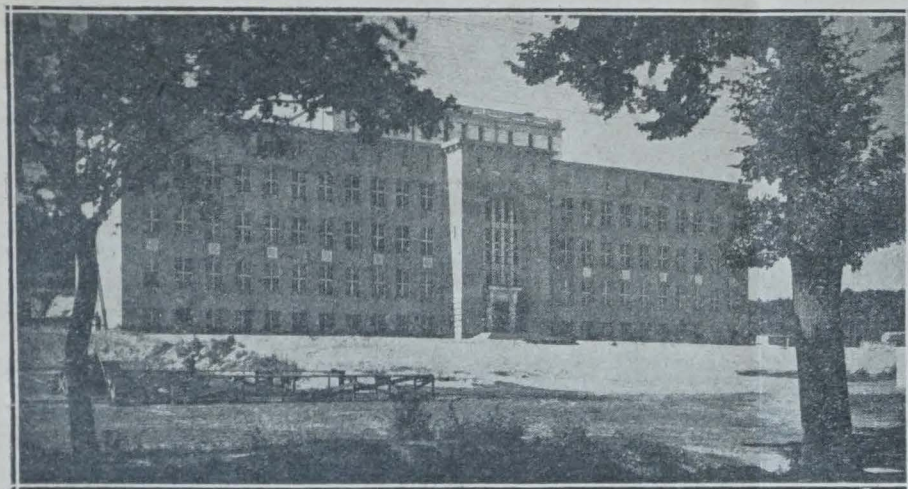
Et voilà quelle fut la jeunesse du « Grand-Père ».

La Pologne et la Mer

Histoire de Gdynia



L'ECOLE DE LA MARINE MARCHANDE



Pologne, la houille polonaise, les bois. Sans cette porte, par laquelle leur commerce passe librement, les trente millions de Polonais seraient prisonniers de leurs voisins, qui gêneraient ou empêcheraient le trafic économique.

Les Polonais ont donc voulu profiter de ces côtes de la Baltique, si ingrates qu'elles fussent. Et ils ont résolu de bâtir un port.

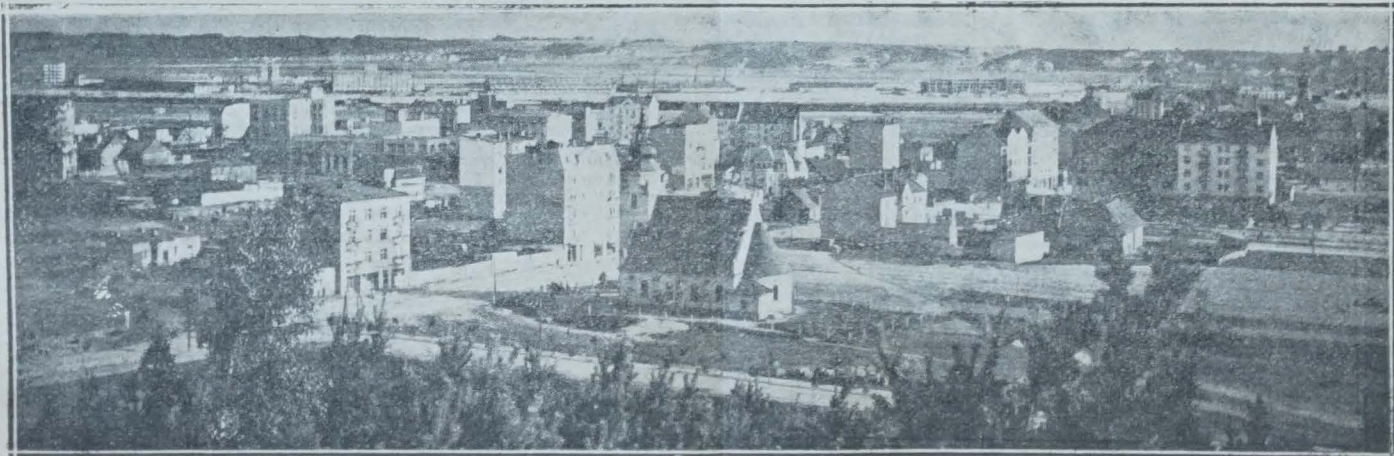
Ce n'est pas rien que de bâtir un port. Il faut des années, parfois des siècles, des millions d'or, des trésors d'énergie et de persévérance. Pensez à Marseille, au Havre, à Cherbourg. Demandez-vous comment ces ports se sont construits, en combien de temps, à quel prix ?

Les Polonais ayant résolu d'avoir un port, se sont mis à l'œuvre. Gdynia était en 1920 un pauvre petit village, quelques huttes de pêcheurs perdues dans les

La Pologne n'a qu'une centaine de kilomètres de côtes. Ce n'est pas beaucoup ! Et ces côtes ne sont que de longues étendues sablonneuses, ou falaises tombant à pic dans la Mer Baltique. Mais si peu que ce soit, comme c'est précieux ce littoral maritime ! On peut envoyer de là des navires dans les pays lointains. C'est une porte qui permet d'aller en France, en Angleterre, en Afrique, en Amérique, aux Indes. Par elle, on peut recevoir les fruits, le coton, les machines, les vins ; par elle, on peut exporter les blés et les betteraves de

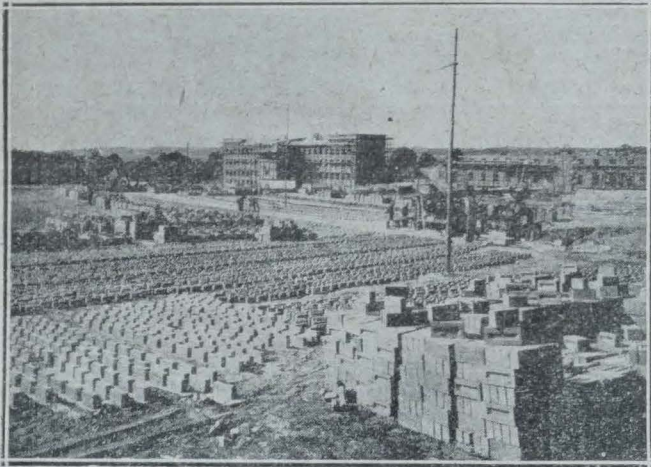
sables. Aujourd'hui, c'est un grand port, avec ses navires, ses môles, ses quais, ses grues, ses rails, ses banques, ses hôtels, sa gare maritime et sa gare terrestre, son casino, ses avenues, ses écoles, ses camions, ses autos... Les photos qui en sont prises le montrent méconnaissable d'une année à l'autre.

D'abord, c'étaient quelques édifices à cinq ou six étages, qui semblaient perdus dans la campagne. Par terre, des piquets indiquaient de futurs quartiers... Les rues n'étaient encore que des pistes et des fon-



drières. Puis, se sont élevés des hôtels, des magasins, des maisons d'habitation, de plus en plus serrées. Une chaumière restée parmi elles ressemble à cette vieille église de New-York que l'on contemple avec attendrissement, mais qui semble un joujou entre les gratte-ciel.

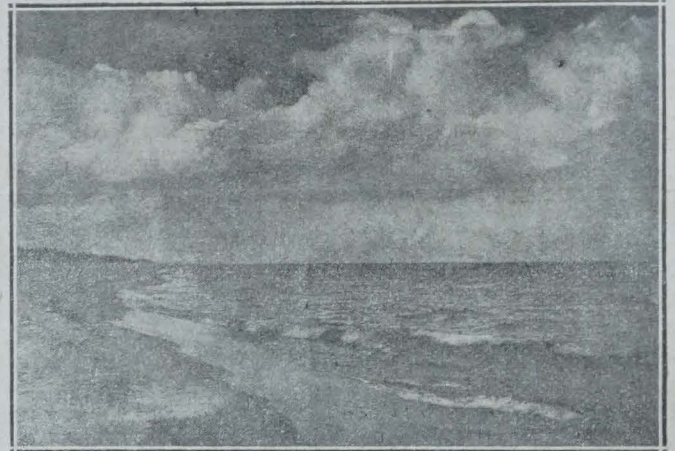
A quelques kilomètres de là, se trouve le port de Dantzig, au débouché de la Vistule, dont les traités ont fait une ville libre. Dantzig s'est développé à travers les siècles, c'est une ville vénérable et magnifique, pleine de reliques du passé. Sa vie a été normale et on lit sa



longue histoire sur les sculptures et les dorures de ses façades.

Gdynia aura poussé tout d'un coup, sous le coup d'une baguette magique : la volonté des Polonais. A côté de sa vieille voisine, elle est entièrement neuve et moderne, avec des lignes simples, des rues droites, de grandes surfaces sans ornement, tout en clarté, largement aérée. On n'y rêve pas aux temps révolus en regardant des arcades gothiques, on se sent emporté par le plaisir de l'activité, de la vitesse, du progrès.

Cette création d'une ville, c'est un miracle de l'énergie polonaise.



GDYNIA. — LES RIVES DE LA BALTIQUE



Comment j'allai à Augustow

Augustow, vous savez bien : la ville d'où part le canal d'Augustow !

Elle est située dans un recoin de la Pologne, non loin de la Prusse Orientale et de la Lithuanie.

Voilà qu'un jour, il se forme dans cette ville lointaine une « Société des Amis de Rosa Baily ». Ces Polonais débordent de gratitude. Si on les aime, ils le rendent bien !

Il fallait bien accepter l'invitation de ces amis si nombreux, si chaleureux, et tous inconnus !

C'est pourquoi je pris le train, un soir, à la gare de Wilno à Varsovie.

Cette gare paraissait immense dans les ténèbres. Ses wagons étaient d'un type nouveau, destiné à protéger les voyageurs contre le froid, intense dans cette région d'Augustow qui est surnommée la Sibérie de la Pologne. Je sentais que j'entreprenais une véritable expédition, et le cœur me battait.

La nuit fut glaciale, en cette fin de septembre. Dix fois, des contrôleurs me tirèrent d'un mauvais sommeil. A l'aube, je vis que le train suivait une étroite et verte tranchée, coupée dans une verte forêt sans fin de sapins au tronc mince.

A la gare d'Augustow m'attendent des dames charmantes, les bras chargés de fleurs, le maire de la ville et des notabilités. On a pitié de mon évidente fatigue, on décide que sans plus de discours je vais aller me coucher. Et une voiture nous amène au Ratusz,(1) sur la grande place. Dans ce monument officiel, m'a été réservée une salle immense, où des portes à deux battants s'ouvrent de toutes parts. Ces portes s'ouvrent constamment pour de nouveaux visiteurs, au moment où je pense pouvoir me mettre au lit ! Enfin, j'y suis, je perds conscience.

Au réveil, je suis entraînée dans une autre salle du Ratusz, où l'on a dressé un buffet permanent en l'honneur de mes visiteurs. Une montagne de choses exquises et reconstituée à mesure qu'on la démolit : poulets froids, jambon, poissons de la Baltique, beurre et crème, fruits de toutes sortes, bonbons, chocolats, confitures...

Mais il faut visiter les environs. Une auto nous emmène en quatrième vitesse au Lac Wigry, une barque nous promène sur ses eaux claires. Un petit brochet nous suit de près, malgré nos taquineries, il résiste

(1) Hôtel-de-Ville.

même à nos légers coups de canne. Serait-il apprivoisé ? Des heures charmantes passent entre le bleu du ciel et le bleu de l'eau, parmi ces compagnons spirituels et pleins d'entrain. Il faut rentrer. De nouveau, la quatrième vitesse. Je supplie le chauffeur d'aller moins vite, je voudrais voir cette contrée de forêts profondes, qui me semble adorable. Bah ! les chauffeurs sont les mêmes en tous pays. Celui-là aussi ne rêve que de battre les records. Comme je regrette de n'avoir pas mis dans mon vocabulaire polonais quelques imprécations bien sonores !

On a faim, dans ces pays froids ; une halte à Suwalki pour dévorer des gâteaux, ne m'empêche pas de tomber à belles dents, au retour, sur le buffet du Ratusz. Et quand je n'ai plus faim, mais là, vraiment plus faim, on m'emmène à l'Ecole Normale où le Directeur et les Professeurs ont organisé un somptueux banquet ! Je ne pourrai que grignoter les volailles, les brochets longs d'un mètre et demi, les gâ-

talus... Ne va-t-elle pas dégringoler ? Un instant d'émotion, mais nous sommes arrivés.

Mon « frère polonais » est là, parmi les professeurs, et aussi sa belle jeune femme, qu'il a connue à l'armée, en 1920, car elle aussi faisait le coup de feu contre les bolcheviks ! Les élèves me saluent avec la « Marseillaise », et nous voilà très émus, à nous regarder : Je



L'ECOLE NORMALE

leur apporte un peu de cette France dont ils apprennent la langue, et qu'ils aiment. Eux, me représentent la nouvelle Pologne, si vaillante, si laborieuse. Ces Polonais du Nord sont concentrés, graves, froids même en apparence, mais je sais que leurs sentiments sont sérieux et durables. Que je suis contente qu'ils soient les amis de mon pays... et les miens ! Je leur parle, sans savoir s'ils comprennent. Mais ils écoutent passionnément la musique de la langue française.

Le lendemain, c'est une Pologne encore plus jeune que l'on va me présenter : les enfants qui n'ont pas vu la

guerre, qui n'ont pas connu les souffrances de l'oppression, les plus heureux enfants que la Pologne ait eus depuis cent cinquante ans.

Ils sont groupés dans de belles prairies, sous les sapins, et ils sont nombreux, ah ! comme ils sont nombreux ! Voilà la grande richesse de la Pologne, sa force et sa gaieté : ces multitudes d'enfants.

Ils chantent d'abord, et en les écoutant, je pense à



UN GROUPE DES « AMIS »

teaux à dix couches de crème, et mes hôtes seront marris.

L'Ecole Normale est toute neuve. La Pologne renaissante est obligée de se donner tout ce que ses oppresseurs lui avaient refusé, et d'abord des écoles. Dans sa hâte de revivre, elle peuple d'élèves les locaux à peine achevés. Le chemin pour arriver à l'Ecole n'est même pas tracé, la voiture doit franchir un large fossé, un



AUGUSTOW. — LA GRANDE RUE

leurs pères qui se taisaient, eux, quand ils étaient enfants, car on ne les aurait laissés chanter qu'en russe. La joie revient sur cette terre si longtemps désolée, elle monte vers le ciel avec ces petites voix.

Soudain, tous ensemble de crier : « Vive la France, vive la Pologne ! » en lançant en l'air leurs czaplas verts et leurs bérêts rouges. C'est une pluie de coiffures qui retombe, qui se relance.

Pendant que des rondes entraînent garçonnets et fillettes, nous montons dans un vapeur de l'Etat. Il gagne le confluent du fleuve et du canal, qui s'élargit vaste comme la mer, majestueux comme elle. De ces immenses étendues d'eau grise, nous passons à des chenaux étroits, en frôlant les branches ; nous débouchons dans des lacs que cernent des forêts. Que ces paysages ont de grâce sauvage et mélancolique ! Que de poésie dans ces solitudes de roseaux et de sapins !

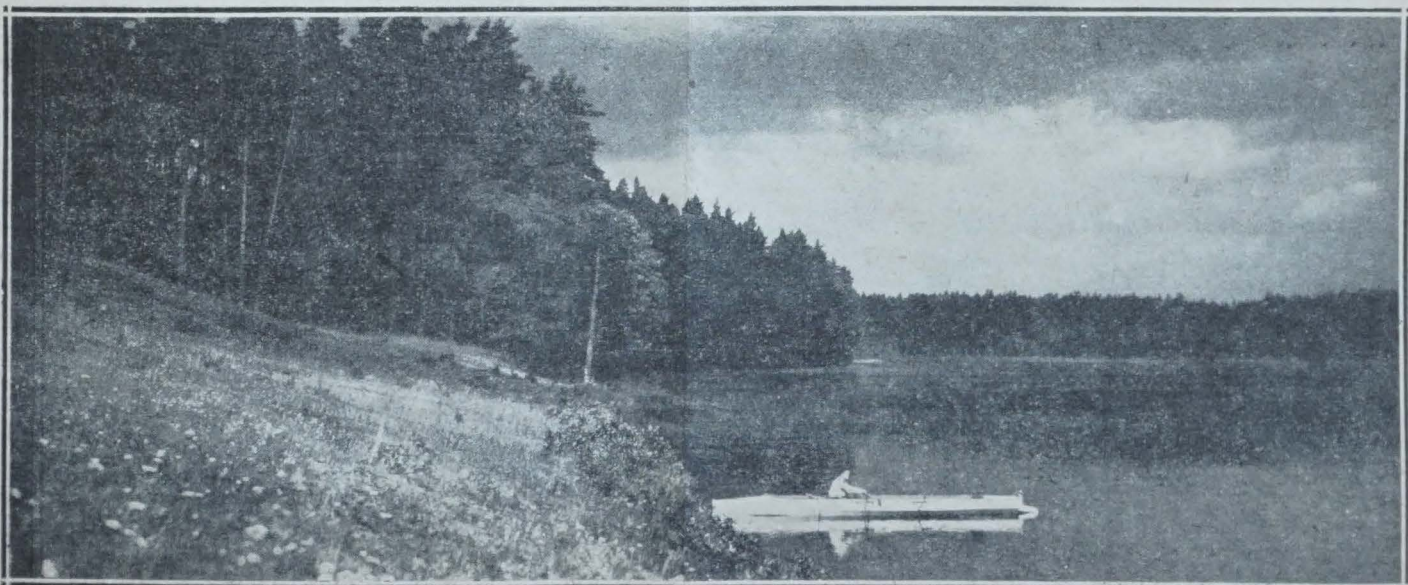
On me chuchote à l'oreille : « Puisque le pays vous

plaît, sachez que nous voulons vous y offrir une villa ».

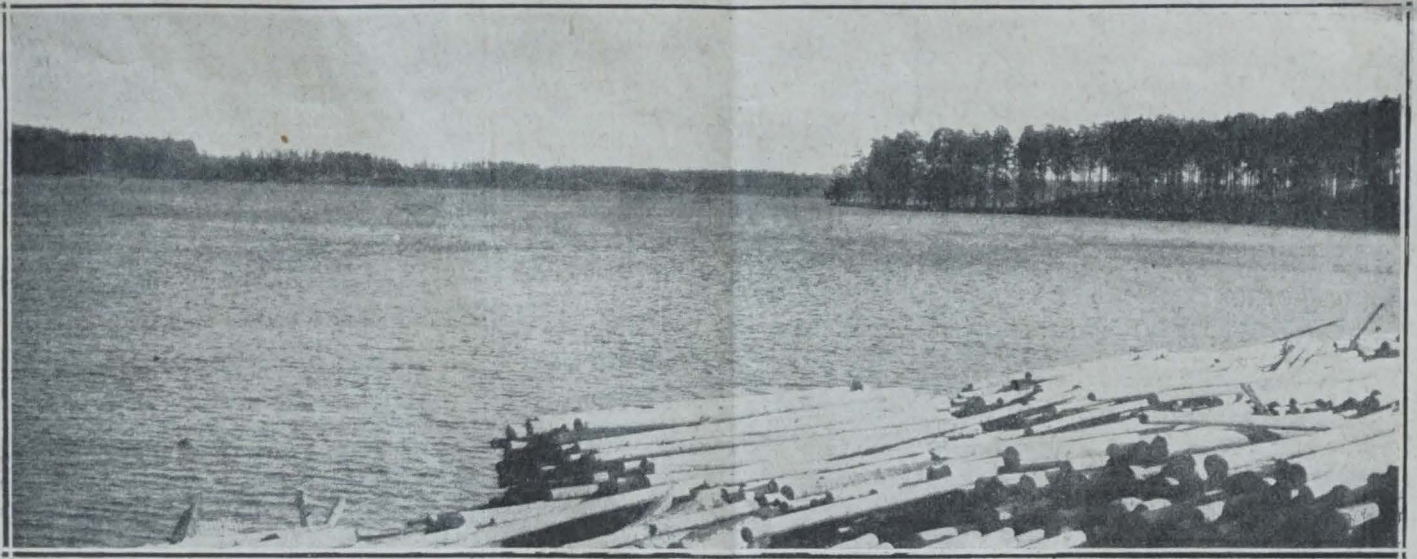
Je me récrie. O chers amis ! c'est trop, c'est bien trop ! Je ne saurais accepter !

Voici l'endroit où passa la Grande Armée marchant sur Moscou. Le pont qui vit ses brillants uniformes et sentit le pas infatigable des grognards n'existe plus. Il n'y a que silence et solitude, mais ce grand souvenir emplît l'espace de visions et d'échos.

Le soir, un nouveau banquet me réunit de nouveau à tous ces hôtes, qui m'étaient inconnus la veille et qui me sont déjà si familiers : le paternel Docteur, l'Inspecteur si gai, sa femme douce, malade et bonne, l'espiègle Zosienka avec sa frange de cheveux sur le front (encore une qui a combattu en 1920), la mairesse discrète et empressée, tant d'autres ! Les officiers sont là, dans leurs riches uniformes de hussards, et la musique militaire joue pendant le dîner. Aux murs, les guirlandes, sur les tables, des gerbes.



UN LAC



LE LAC BLANC

La musique possède une curieuse attraction, en la personne d'un soldat qui donne à lui seul un concert, avec un doigt ou deux doigts dans la bouche, en sifflant. Il siffle, et l'on entend le rossignol, la caille, le geai, le bouvreuil, tous les oiseaux des bois. Il siffle, et l'on croit être dans les enchantements d'une nuit d'été. Il siffle, et l'orchestre l'accompagne en sourdine, comme un précieux instrument. C'est un gros garçon, un paysan inexpressif, qui s'effare à la moindre parole. Comment témoigner mon admiration à cet artiste, qui a su capter les voix de la nature et en rendre la beauté, l'infinie variété, rien qu'avec son souffle et ses doigts ? J'ai une idée... plutôt espagnole. Mais Espagne et Pologne sont deux pays chevaleresques et faits pour se comprendre. Je bois une gorgée de vin, et tends au siffleur mon verre. Le pauvre garçon, interdit, décontenancé, claque les talons, salue militairement, et sur

un signe de son chef, se décide à vider le verre d'un trait. « Il y pensera toute sa vie », dit le capitaine en riant.

Il faut maintenant quitter Augustow. Les fidèles amis m'accompagnent jusqu'à Grodno, autant que deux autos peuvent en contenir. Grodno lève sur une hauteur sa face blanche que couronne une pompeuse église. La gare, déjà. On me force à prendre un potage. Mes larmes y coulent, je ne peux les retenir. J'essaie encore de plaisanter, et fais mine de tendre à chacun, du bout de ma fourchette un morceau de mon cœur. Les Français plaisanteront toujours ! Mes hôtes restent graves, ils comprennent bien que ces bouffonneries essayent de cacher un gros chagrin.

Au revoir, Augustow ! Au revoir !

ROSA BAILLY.



LA RÉCEPTION DE MADAME BAILLY PAR LES ÉCOLIERS

APPRENEZ LE POLONAIS

Quelle langue étrangère vous donnera plus de plaisir que celle de vos amis ? Elle vous permettra de faire de beaux voyages chez le peuple le plus sympathique, de lire des œuvres littéraires admirables, de rendre service aux ouvriers polonais qui travaillent en France au nombre d'un demi-million.

Tous les noms de mois sont masculins.

Un mois : *jeden miesiac*. Deux mois : *dwa miesiace*. Trois mois : *trzy miesiace*. Quatre mois : *cztery miesiace*.

Dans un mois : *za jeden miesiac*. Dans deux mois : *za dwa miesiace*, etc.

Un an : *rok*. Deux ans : *dwa lata*. Trois ans : *trzy lata*. Quatre ans : *cztery lata*. Dans 4 ans : *za cztery lata*.

Nous avons laissé des amis en Pologne. Il faut écrire. Préparons d'abord les enveloppes. Pour un monsieur : *Wielmożny Pan Kazimierz X.* (tout puissant monsieur Casimir X.), *ulica Y.* (rue Y.), *Warszawa* ((Varsovie) *Polska* (Pologne). — Pour une dame ou une demoiselle : *Wielmożna Pani Zofia M.* (toute puissante Madame Sophie M.) *ulica N., Poznań, Polska.* (En abrégé : *W. P.*) Voyez comme on est courtois en Pologne.

LES TOURISTES

A ceux qui veulent aller en Pologne, des indications et des publications sont offertes par les « Amis de la Pologne ».

CE QU'IL FAUT LIRE

Une fille de la Vraie Alsace. MARIE-ANTOINETTE LIX, lieutenant de Uhlans Polonais, lieutenant de francs-tireurs, par Louise ZEYS. — Librairie Plon, 1 volume illustré, 15 francs.

PRIMES A NOS ABONNÉS

Nous offrons à chacun de nos abonnés une publication sur la Pologne :

ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne.*

MICKIEWICZ : *Pages Choisies.*

FREDRO : *Trois Médecins pour un Malade.*

PIERRE GARNIER : *Copernic.*

ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise.*

MARIE KONOPNICKA : *Terre-à-terre et Mariette.*

SIEROSZEWSKI : *A la lisière des forêts.*

J.-P. DEBUS : *De Lille à Varsovie.*

NOS CARTES POSTALES

Pour voir un peu la Pologne, avant de faire le voyage, achetez nos cartes postales :

Série I, 12 cartes en noir : 1 fr.

Série II, 10 cartes en bistre : 1 fr. 50

(plus 0 fr. 15 pour frais d'envoi)

NOTRE INSIGNE

Pour mettre à votre boutonnière, un très joli insigne a été exécuté sur les dessins des élèves de l'Ecole Boule, après concours.

Il représente un aigle blanc et doré sur fond rouge, en émail et métal.

Prix de l'insigne : 3 fr. (avec frais de port : 3 fr. 50)

Timbres-Vignettes

Pour montrer la Pologne à nos correspondants : achetez et collez sur vos enveloppes et votre papier à lettres, nos belles vignettes.

Deux séries de vignettes de vingt sujets chacune (grands hommes, monuments, paysages, etc.)

La série : 1 fr. (avec les frais d'envoi : 1 fr. 25).



Faites abonner vos parents à la Revue

Les Amis de la Pologne

— Mensuelle — 32 pages richement illustrées — 10 fr. par an —